

LE LAC "MARIE-ALICE"

et son mauvais caractère !

Harry BERNARD, membre de la S.R.C.

Le problème de la cache n'en est pas un. Il suffit de hisser dans un arbre les vivres que nous aurions en trop pour quelques jours, et certains articles dont nous pouvons nous passer. Nous couvrirons d'une toile attachée à l'entour, pour le protéger de la pluie, le sac qui les contient. Même s'il faut envisager un assez long détour pour récupérer, cet abandon temporaire a son importance. Il permettra des portages simples et une économie de temps.

Nous laissons en route une soixantaine de livres, souhaitant que les ours ne s'avisent pas de banqueter à même les provisions de bouche.

—On pourrait craindre dans le voisinage d'un sentier, mais pas dans ce coin perdu. Peu familiers avec l'homme, les ours d'ici n'oseront toucher un paquet portant leur odeur.

—L'avenir le dira.

—Ce fut l'expérience il y a quatre ans, au cours de l'expédition entre les lacs Sincennes et Goulet. Ayant accroché deux sacs aux branches d'une épinette, à quatre pieds du sol, nous les retrouvâmes le lendemain en état parfait. Partout des traces d'ours, mais pas un n'avait osé braver la senteur humaine.

Pour y accrocher notre paquet, nous choisissons un bouleau à l'écorce lisse, diamètre de six pouces, peu favorable aux acrobaties d'un pesant animal. C'est à peine si Garand, le plus jeune, le moins lourd et le plus souple des voyageurs, parvient à y grimper. Le tronc est glissant et il s'y agrippe mal. Il fixe une corde à une maîtresse branche, la passe autour d'un arbre voisin et, de peine et de misère, par un jeu compliqué de ficelles, nous finissons par élever de terre le fardeau jugé encombrant. La plus élémentaire poulie eût facilité la tâche, mais où la prendre?

—Un écueuil sera ici plus dangereux qu'un ours.

—En tout cas, il mangera moins. S'il nous vole un peu, il en laissera. Sans compter qu'il ne s'attaquera pas aux boîtes de métal, tandis qu'un ours les ouvrirait d'un coup de griffe, l'une après l'autre.

A six pieds en l'air, d'un gris terne, la cache ne détonne pas dans le paysage. C'est comme si elle en était partie. Du chemin de portage, à quinze pas, on n'en voit rien.

—En route pour le lac Marie-Alice!

Nous ne gardons pas un bon souvenir de ce lac Marie-Alice, appelé Morislice par les géographes portés à l'anglicisation. Les cartes anciennes portent le premier nom, les plus récentes le second, qui est idiot. L'un et l'autre ne changent rien au lac lui-même, solitaire et propre, rocheux, sableux comme celui que nous venons de quitter, mais affligé d'un affreux caractère. Il appartient à cette catégorie de pièces d'eau qui ne connaissent point le calme, sur lesquelles le vent souffle trois jours sur quatre, où la lame mauvaise et courte frappe les bords avec rage.

Un sentier y conduit, qui n'offre rien de remarquable, sauf des lis d'un jour à deux ou trois endroits, dans les baissières où séjourne l'eau des pluies, et une cabane pour piège à vison, en

bordure. J'oubliais une talle étendue de framboisiers, rouge de baies mûres, si appétissante et invitante que nous jetons bas les sacs, le canot, la carabine, les appareils photographiques, pour nous en mettre jusqu'aux yeux, jusqu'à fatigue et satiété.

—Un acompte sur le dîner.

—En route, nous mangeons si souvent par coeur que cette modeste orgie ne sera pas de trop. Mieux vaut, quand on peut, prendre ses précautions.

—Et puis, on n'a pas de fruitages tous les jours!

Nous ne sommes pas seuls à nous empiffrer, parce que des myriades d'insectes trouveront la manne les premiers: des fourmis noires et des punaises, des bourdons, ronds comme le bout du doigt, jaune doré et poilus, les ailes repliées, ces derniers se gorgent au point qu'ils se soulent, ni plus ni moins, de sucre liquide et de parfum. Il nous arrive de cueillir en vitesse un de ces gros velus, qui grogne ou ronronne à sa manière, mais ne se défend ni n'attaque. On le dépose parmi les feuilles et il se remet, passif, somnolent, heureux, à pomper son nectar.

Les bonheurs ne durent pas, même les simples, et nous repar-
tons.

Découpé en baies capricieuses dans sa partie sud-est, le lac Marie-Alice se présente dans sa plus somptueuse étendue: quatre milles sur deux. Ce qui mérite attention par gros temps. Or, il fait gros temps. Ce qui veut dire: le vent qui siffle dans les branches, une vague de deux pieds qui se brise et se regonfle d'elle-même, des moutons blancs qui écumant. Le tout assaisonné d'un froid vif et de pluie intermittente.

—Fameux comme accueil!

—Bienvenue réduite au minimum.

Longeons d'abord la berge, comme le commande la sagesse. Onde claire et verte, d'une limpidité à n'y pas croire, à travers laquelle se détachent d'énormes roches qui paraissent vertes aussi, à quinze pieds au fond. Les paquets d'eau courent sur le canot, qui devrait piquer à gauche, mais il n'y faut pas songer. Attaqué de flanc, il s'emplit en dix secondes. Il nous faudra user d'artuce, feindre et louvoyer, filer tout à coup entre deux vagues un peu longues, puis repointer l'embarcation contre le flot déchainé.

—Va falloir en paletter un coup!

—Plus longtemps, dit Lusignan, que vous ne croyez.

Il dirige la manoeuvre, s'y connaît, ne paraît pas plus réjouï qu'il ne faut.

Un mille plus haut, arrêt dans une échancre du rivage pour nous reposer un peu, nous réchauffer les mains dans nos poches et endosser les cirés, car la mince averse menace de se transformer en trombe. Les chapeaux tiennent, si mouillés qu'ils serrent les têtes, nous arrosant par dedans comme par dehors.

—Pour du confort, c'est du confort!

—On ne transpirera pas du cuir chevelu.

(à suivre)